

Chardons dans les roses



Arthur Perceval

Chardons dans les roses

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5195-8
Dépôt légal : Mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

I – Au nom du père.....	7
II – La belle Hélène	21
III – Vive les mariés	61
IV – Surprenantes découvertes.....	89
V – La folle espérance.....	155
VI – Le coup d’assommoir.....	229
VII – Zéro de conduite	303
VIII – La loi du destin	391

– I –

Au nom du père

Avec les trente élèves qui s’y agitaient habituellement, cette vieille école de campagne sentait la peine et la sueur. Mais on était en plein mois d’août, et ces relents aigres avaient cédé la place au doux parfum de la cire d’abeille, ce qui n’était pas pour déplaire aux hôtes étonnamment tranquilles des lieux. En effet, assis à l’une des plus grandes tables il y avait un élève, un garçon de quatorze ans nommé Alain Risse qui, Certificat d’Études en poche, s’apprêtait à intégrer directement la classe de cinquième au Cours Complémentaire de Vaucouleurs. Il avait un professeur en la personne de Monique Villard, brunette de quatorze ans également. Pendant six années ils avaient passé le plus clair de leur temps assis à la même table d’école, sous la houlette de madame Baron, leur institutrice. Elle, très bonne élève et lui, pas vraiment cancre mais d’une lenteur exaspérante. Aussi, depuis trois ans, elle avait quitté l’école communale pour le collège de Commercy où elle s’était vite révélé brillante, laissant Alain continuer seul son petit bonhomme de chemin.

Il faut noter que, deux ans auparavant, madame Baron était venue trouver Émile, le père d’Alain, et lui avait déclaré :

– Monsieur Risse, je sais ce que vous pensez, qu’Alain n’est pas assez bon pour poursuivre des études. Mais je ne suis pas tout à fait de votre avis. Le collège, ou le cours complémentaire, ce n’est tout de même pas la mer à boire. Mes collègues des villages voisins y ont envoyé des gosses qui, d’après eux, ne valaient pas mieux et qui s’en sortent.

– Mais vous dites vous-même qu’il est tellement lambin !

– Il peut changer, vous savez. Nous devrions quand même l’inscrire au concours d’entrée en sixième, lui donner ses chances. Sinon, qu’en ferez-vous quand il aura quatorze ans ?

Émile avait rétorqué qu’il avait toujours envisagé de garder Alain avec lui, pour en faire son commis puis son successeur. Il allait donc lui apprendre le métier, à savoir forgeron en général, et en particulier maréchal-ferrant, mécanicien en machines agricoles, taillandier, etc. Madeleine, la mère, s’en était mêlé aussi s’inquiétant au plus haut point à la perspective d’envoyer son fils en internat à Commercy, ou de lui imposer des trajets quotidiens pénibles pour aller à Vaucouleurs. C’est avec des reproches non formulés que madame Baron avait baissé pavillon, devant ces parents qu’elle trouvait particulièrement bornés.

En deux ans les choses avaient bien changé. Les uns après les autres, les braves chevaux de trait quittaient les petites exploitations agricoles au profit des tracteurs. La mort du métier de maréchal-ferrant n’était plus annoncée, le glas sonnait déjà. Restaient les à-côtés, la serrurerie, la machine agricole qui devenait aléatoire avec les concessionnaires qui, de plus en plus, assuraient eux-mêmes la maintenance des machines, et la taillanderie qui commençait aussi à souffrir de la concurrence des productions industrielles. Bref, le père Risse avait compris, un peu tard, qu’il aurait été vain pour l’avenir de son fils de le garder à ses côtés. Alain, de son côté, s’était complètement transformé aussi. Du zéro en dictée auquel

il était abonné, il était passé à une moyenne nettement plus flatteuse, accrochant de temps à autre d'autres zéros, mais là c'était des « zéro faute ». Jamais madame Baron n'avait eu de meilleur élève en classe de fin d'études, et elle fulminait contre l'entêtement des parents qui lui avaient barré la route pour la sixième.

« Tout n'est pas perdu, avait-elle pensé. Je vais tout faire pour l'inscrire en cinquième et, si j'y parviens, il n'aura jamais perdu qu'une année. » Elle se démena tant et si bien, auprès du directeur du cours complémentaire et auprès des parents, qu'elle finit par obtenir gain de cause. Aussi, pour aider Alain à mettre le pied à l'étrier elle avait rameuté Monique, lui demandant si elle voulait bien lui donner quelques leçons d'allemand pendant les vacances. Ainsi, il se sentirait sans doute moins paumé au milieu d'autres élèves qui auraient déjà une année derrière eux dans cette discipline linguistique.

« Tu as bien compris, Alain ? » lui demanda Monique en quittant le tableau pour venir s'asseoir près de lui. Avec sa coutumière gentillesse et son sens aigu du dévouement, sans aucun complexe à cause de leur âge, elle avait saisi cette occasion pour tester ses capacités pédagogiques. Elle s'était donc glissée avec un certain plaisir dans la peau du prof et menait ses cours avec le plus grand sérieux, méthodiquement, ce qui laissait son élève assez ébahi par tant de conscience professionnelle. Il est vrai qu'elle allait déjà entrer en troisième, et ses connaissances lui permettaient de jouer son rôle sans la moindre hésitation. Cet aplomb intimidait passablement le garçon.

Pour elle, plus encore que pour Alain, l'enfance s'éloignait à grands pas. Par de petites choses plus ou moins perceptibles l'adolescence s'affirmait. Quelques formes encore légères par ici, des traits du visage qui s'affinaient par-là, et la gamine qui était partie au collège trois ans plus tôt cédait la place à une autre personne. C'était cette fille inconnue qu'Alain découvrait alors et, en lui, quelques prémices de la sensibilité masculine à l'égard

de l'autre sexe commençaient à se manifester, très discrètement. Cependant, la timidité aidant, c'était plutôt une sorte de léger malaise qu'il éprouvait à se trouver ainsi, seul avec elle dans cette grande salle de classe et, en vérité, il se sentait aussi peu sûr de lui qu'un môme de six ans devant le père Fouettard. De surcroît, l'attitude assez directive de Monique n'avait guère de quoi l'inciter à la rêverie. Elle s'était juré de lui apprendre les bases de la grammaire germanique, la prononciation et un minimum de vocabulaire. Il ne fallait donc pas musarder. Ils étaient là pour travailler ; point.

La leçon d'allemand terminée, Alain enfourchait sa bicyclette toute neuve et allait se promener pour se dégourdir et se changer les idées. Cette bicyclette représentait pour lui un véritable trésor, convoité depuis de longues années. Aussi, à chaque fois que la météo le permettait et qu'il n'était pas retenu à quelque besogne ingrate par son père, il se faisait un devoir et un plaisir de rôder son bijou de petite reine. Quelques années auparavant, sur le vieux vélo à cadre ouvert de sa mère, il avait quitté les abords du village de Taillancourt pour découvrir les routes environnantes qui serpentent nonchalamment dans la vallée de la Meuse, escaladent nerveusement de-ci, de-là quelques raidillons et font alterner avec grâce des paysages pittoresques aussi variés que le flanc abrupt et nu de la « Blanche-Côte » de Pagny, un large barrage en travers de la Meuse aux abords de ce même village, une vue plongeante sur Taillancourt et sur Champougny à la faveur d'un virage, les ombrages bienfaisants d'un bois de résineux du côté du tunnel, la prairie en fleurs et les champs. Il aurait pu trouver pire pour s'initier à la nature et en profitait avec délectation.

Le vélo neuf à quatorze ans, à condition d'être reçu au certificat d'études, était une tradition et bien souvent une nécessité. Celui qui n'avait pas son vélo était infirme. Alain avait pris livraison de ce cadeau, qu'il avait lui-

même choisi chez le marchand de cycles, sans euphorie excessive. Son apparente sérénité n'en dissimulait pas moins un immense bonheur intérieur. Outre un moyen de transport individuel incomparable, ce « demi-course » allait lui apporter une nouvelle forme de liberté, des sensations bien agréables et une foule de rêves. Des rêves nés déjà au temps de Fausto Coppi, de Raphaël Geminiani et de Louison Bobet, des rêves entretenus ensuite par certains Gilbert Bauvin, Charly Gaul et surtout Jacques Anquetil qui fut son idole secrète.

* * *

Émile Risse était un petit bonhomme sec aux muscles noueux, continuellement coiffé du même béret, sauf le dimanche. Travailleur infatigable il menait, ainsi que les paysans, des activités rythmées par les saisons. Avant la guerre il avait vécu des journées de ferrage qui, en juin, débutaient dès l'aube pour s'achever à la lanterne. Cela frôlait les seize heures de travail, pour quelque chose comme soixante à quatre-vingts fers neufs cloués à la base de toutes sortes de sabots équins. Il y avait aussi le ferrage des roues de chariot lorsqu'elles sortaient des mains du charron, le rebattage des socs de charrue, le remplacement des dents sur les lames de faucheuse, etc. etc.

En hiver, c'était la taillanderie, destinée aux bûcherons qui venaient de vingt kilomètres à la ronde pour acheter ses haches dont la réputation n'était plus à faire. Combien de fois dans son enfance Alain était-il sorti de l'école, alors que la nuit tombait, en entendant à cent mètres le vacarme du marteau-pilon. Puis, de la rue déserte, il voyait le grand vitrail de l'atelier de son père tout illuminé par l'incendie de la forge. Il entrait, s'approchait du fourneau qui ronronnait et, pendant de longues minutes, regardait ce spectacle fascinant de l'acier incandescent qui, tenu à bonne distance au moyen des longues tenailles sur l'étroite enclume du marteau-pilon, prenait forme. Son père, en tablier de cuir, manœuvrait savamment ce lingot malléable dont la couleur virait rapidement du jaune au rouge

sombre. Les puissants et réguliers coups de marteau de la machine projetaient à trois mètres des gerbes d'étincelles. Vulcain et saint Éloi étaient à l'œuvre. Le résultat relevait presque de la magie.

Avec son fils, Émile avait eu parfois l'invective et la mornifle faciles. Il en avait cuit un beau soir à Alain qui, pour une peccadille, avait reçu une gifle telle qu'il s'était retrouvé sourd de l'oreille gauche jusqu'au lendemain matin. Cette injustice avait fait naître en lui une rancune tenace associée à une peur indomptable. Cependant, Émile n'était pas mauvais père. Son plus gros défaut était de se mettre trop facilement en colère et de ne rien laisser passer à son fils, pas même une innocente maladresse d'enfant. Non, il n'était pas mauvais père ; par exemple, à la belle saison, il emmenait parfois son fils à la pêche avec lui. Ou bien, les dimanches d'hiver, au lieu d'aller taper le carton au bistrot comme beaucoup, il allait à Vaucouleurs pour assister aux matchs de football que disputait l'équipe locale « La Lorraine », et se faisait un plaisir de se faire accompagner par Alain qui appréciait beaucoup.

Madeleine, sa mère, se montrait généralement plus douce. Mais elle avait parfois des sautes d'humeur qui le déboussolaient un peu. Sa tendance à ne voir souvent que le mauvais côté des choses n'avait pas dû enthousiasmer Émile tous les jours. Sa sœur Jeannine, de cinq ans son aînée, bénéficiait d'un statut différent car le père ne pouvait rien exiger d'elle. L'emploi de secrétaire qu'elle occupait à Neufchâteau la rendait indépendante, même si elle vivait encore sous le toit des parents. Ses liens avec Alain étaient assez lâches car ils vivaient dans deux mondes différents. Que pouvait-il y avoir de commun entre une jeune fille de dix-neuf ans, secrète à l'extrême, et un adolescent de quatorze ans ?

Une grange ouverte à tous les vents, d'où s'échappait en cascade le bruit sec et mat des coups de mailloche sur le rogne-pied : le maréchal-ferrant était à l'ouvrage. Émile

venait encore de temps en temps le jeudi matin à Pagny-la-Blanche-Côte, car il avait gardé dans ce village deux clients récalcitrants à la montée en puissance des tracteurs. Monsieur Jacob possédait trois chevaux qui faisaient partie de la famille, au même titre que les humains. La crème des équidés, d'une docilité époustouflante, qui n'avaient pas besoin d'être commandés. Si, d'aventure, monsieur Jacob leur parlait, c'était seulement pour leur dire des mots d'amour. Une petite tape amicale sur l'arrière de la jambe, et l'animal levait son pied avec l'allant d'un chien affectueux qui donne la patte. Une fois la lanière de cuir en place et le pied retourné en appui sur sa cuisse, monsieur Jacob n'avait qu'un tout petit effort de maintien à accomplir, car la brave bête équilibrait parfaitement son poids sur ses trois autres jambes. Avec de tels animaux tout travail devenait plaisir ; les envoyer à la boucherie eût été un crime impardonnable.

Le roi c'était Pompon, un superbe Nordique bai qui regardait son monde en inclinant la tête, comme pour mieux le jauger, avec ses bons yeux qui pouvaient refléter une grande douceur aussi bien qu'une certaine malice. Le père Jacob aimait à passer son bras sur son encolure, en tapotant celle-ci du plat de la main, tandis que son autre main caressait le mufle. Et Pompon manifestait son contentement par des tressaillements qui portaient du garrot pour aboutir aux avant-bras. Émile connaissait aussi ce cheval par cœur et bichonnait ses sabots avec un soin particulier, car il ne tenait pas du tout à devoir le soigner de nouveau pour ce maudit crapaud (maladie du pied du cheval) qui avait handicapé son antérieur gauche. Rien ne lui était plus pénible que de jouer de la rénette (sorte de scalpel) au creux d'une fourchette (partie centrale plus tendre de la base du sabot) malade, pour y appliquer ses remèdes de cheval. Un crapaud mal soigné se soldait toujours, hélas, par l'abattoir.

Ce matin-là, Émile s'occupait d'une rosse appartenant à monsieur Petit. Rien à voir avec le cheptel attendrissant du

père Jacob. Lorsqu'au bout de trois minutes d'effort le patron avait enfin levé le pied à ferrer, il lui fallait supporter une part non négligeable du poids de l'animal qui se reposait en se laissant porter. Au bout de quelques minutes, les reins moulus, le pauvre porteur n'en pouvait plus et se voyait contraint de lâcher prise, au risque de récupérer au passage un coup de marteau. Cela avait le don de mettre Émile dans des rages folles. Quand monsieur Petit avait enfin réussi à se camper d'une façon pas trop inconfortable, Émile se dépêchait. Le fer usagé était arraché en trois coups de tricoises. Ensuite, la corne volait en lamelles plus ou moins larges et plus ou moins épaisses.

Dans l'espèce humaine, tout un chacun doit se couper les ongles régulièrement. Il en va de même dans l'espèce équine ; la corne des sabots croît sans cesse. Donc, si on ne veut pas qu'un cheval déambule à la godille, il convient de lui faire les ongles, ainsi qu'aux dames coquettes. L'épaisseur de corne à enlever est de l'ordre de deux centimètres, voire plus. Émile accomplissait cette tâche avec célérité, dans les règles de l'art, avec une sûreté du geste qui dénotait une longue expérience. Rosse ou pas, pour parer le côté intérieur d'un sabot avant, il devait se glisser accroupi sous le poitrail du cheval, son bérêt caressant le poil. L'opération s'achevait par de petites coupes pour égaliser et équilibrer la surface et, enfin, par la petite entaille sur le milieu de la pince (avant du sabot), destinée à recevoir la pointe centrale du fer.

La tâche d'Alain consistait à chauffer les fers, sur la forge « portative » qui était pourvue d'un ventilateur à manivelle. Une personne qui chausse du 44 n'enfile pas du 39 et vice versa ; il en va de même pour les chevaux. Il y avait quatre pointures de fers, avec une distinction très nette entre l'avant et l'arrière pour la forme. Émile ayant évalué la bonne pointure avant et la bonne pointure arrière, Alain prenait le paquet de quatre fers et le plaçait au centre du foyer préalablement allumé. Il disposait en dôme deux ou trois petites pelletées de charbon gras, calibre « tête-de-

moineau », et n'avait plus qu'à s'armer de patience pour tourner inlassablement la manivelle et jeter régulièrement un coup d'œil aux fers, en soulevant la croûte de braise avec le pique-feu. Il avait appris à conduire sa chauffe au plus juste, pour amener les fers à la bonne température au bon moment. Il fallait un rouge bien avancé, limite orange, mais surtout pas au-delà. À ses débuts, il avait un jour amené les fers à la fusion par mégarde et Émile avait failli l'étrangler, car sur les quatre fers neufs, deux étaient bons pour le tas de ferraille.

Il arrivait aussi parfois que son père lui demande de tenir le tord-nez, quand un cheval se montrait trop remuant. Cet accessoire, composé d'un long manche de bois terminé par une boucle de corde que l'on serrait plus ou moins sur les naseaux de l'animal, était destiné à concentrer l'attention de celui-ci sur ce supplice barbare, ce qui lui faisait un peu oublier les raisons pour lesquelles il s'agitait. Alain avait une sainte horreur de tenir cet instrument de torture, devant le cheval qui le regardait d'un œil furibond. En été, il lui fallait aussi balader le chasse-mouches sur la robe de la bête, le but étant toujours de la faire tenir tranquille. Par temps d'orage c'était mission impossible, car les mouches innombrables harcelaient les chevaux à les rendre fous.

En général, les fers étaient prêts avant qu'Émile ait terminé son travail de manucure. Alain n'avait plus alors qu'à entretenir la forge par quelques coups de manivelle de temps à autre. Pour le maréchal venait ensuite la phase de l'ajustement. Le fer rouge, solidement tenu au moyen de courtes tenailles, était appliqué sur l'envers du sabot à l'aide des branches des tricoises et la corne en surplus brûlait en dégageant une âcre fumée blanche. Ce brûlage permettait au fer d'être ensuite parfaitement appliqué sur toute sa surface, et de faire corps avec la corne du sabot. Émile venait ensuite à l'enclume pour ajuster la forme du fer à coups de marteau sur la bigorne. Parfois, il fallait remettre le fer trop refroidi à la forge pour parfaire cet

ajustement qui pouvait aussi nécessiter de reprendre un peu de corne au rogne-pied. Quand le fer avait la forme adéquate, il n'y avait plus qu'à le refroidir en le trempant dans l'eau. La troisième et dernière phase, qui consistait à clouer le fer, était la plus rapide. Les longs clous à tête carrée étaient prévus pour traverser la corne sur deux à trois centimètres et ressortir sur le côté du sabot, à condition d'être convenablement orientés au départ. Le maréchal recourbait la pointe du clou, la coupait avec les tricoises et terminait par un rivetage à plat, sur la corne. Chaque fer se posait avec huit clous.

Alain n'avait jamais eu beaucoup de goût pour ces séances de ferrage, dans les matinées froides et morfondantes de l'automne ou de l'hiver. Sa tâche n'était pas très réchauffante et elle était intermittente. Entre deux chauffes il passait de fichus quarts d'heure à taper la semelle, les mains dans les poches et la goutte au nez. Cette grange où ils travaillaient, véritable moulin à courants d'air, était attenante à la maison d'un ouvrier de la verrerie de Vannes-le-Châtel, monsieur Romain. Ce brave homme avait une fille qui, souvent, apparaissait dans le fond de la grange et observait la scène pendant quelques minutes. Elle ne s'approchait pas et regardait Alain qui, la plupart du temps, ne s'apercevait pas de sa présence. Elle semblait fascinée et restait plantée là jusqu'à ce que le garçon la découvre enfin. Il levait alors vers elle un regard étonné et, se sentant gêné, se retournait vers sa forge.

Le canasson récalcitrant de monsieur Petit n'avait pas dit son dernier mot. Il avait l'arrière-train à moins d'un mètre de la forge, ce qui n'était guère commode pour s'occuper de ses pieds postérieurs. Son patron et Émile avaient beau le pousser de côté pour le faire tourner un peu, il ne voulait rien savoir.

« Alain, passe-moi le pique-feu, dit Émile. Avec ça, il va peut-être se décider. » Il n'eut pas à piquer deux fois. Dès le premier coup sur la croupe, le cheval au caractère ombrageux décocha une ruade aussi violente

qu'inattendue. Le sabot arrière passa à cinquante centimètres sous le nez d'Alain et frappa la forge d'un coup terrible. Les tenailles, le charbon noir, les braises incandescentes et les fers chauds, tout fut éjecté en l'air, pêle-mêle, à plus d'un mètre. Il y avait eu dans cette ruade dix fois plus d'énergie qu'il n'en fallait pour tuer net un bonhomme qui l'aurait reçue à la tête ou au ventre. Le bourrin mal éduqué reçut les compliments de son patron, sous la forme d'une sévère correction à grands coups de lanière de cuir. Émile était livide et demeurait interdit. Alain se disait qu'il l'avait échappé belle. La séance s'acheva dehors malgré le mauvais temps et Alain, encore tremblant sous le choc, remit sa forge en ordre.

Monsieur Romain faisait les « trois huit » à la verrerie, et de ce fait il était fréquemment chez lui durant la matinée. Quand la séance de ferrage était terminée, il s'empressait d'inviter Émile et Alain à venir se réchauffer dans sa cuisine et offrait volontiers un petit remontant. Madame Romain prenait Alain en pitié et lui proposait toujours du café et des biscuits. Il ne voulait pas faire de manières, mais le café noir en fin de matinée ne lui disait rien, pas plus que les petits gâteaux. Leur hôtesse ne semblait pas comprendre son refus et insistait lourdement, ce qui l'exaspérait. La fille de la maison, qui devait avoir un an de moins que lui, avait également le don de le mettre mal à l'aise. Assise à l'autre bout de la table elle ne le quittait pas des yeux, et comme elle n'était pas spécialement mignonne il aurait préféré la voir aux cinq cents diables. Ces minutes de repos lui semblaient interminables, beaucoup plus insupportables que sa tâche de chauffeur de fers à cheval. Et il en voulait secrètement à monsieur Romain de retenir son père si longtemps, en lui racontant des histoires sans fin de pêche à la ligne. Damnés pêcheurs !

Alain vécut assez bien son année de cinquième au cours complémentaire. Grâce aux leçons de Monique Villard, il rattrapa vite son retard en allemand. L'algèbre et la

géométrie le déroutèrent au début, mais il cravacha avec ardeur pour se mettre à flot dans ces deux disciplines. Il se serait fait honte de démentir le brave « Nanard », son prof de maths qui avait misé sur sa réussite dans le premier bulletin trimestriel. Quant aux autres matières, elles ne lui posèrent pas de problème insurmontable. Au classement du troisième trimestre, il figura en très bonne place.

En quatrième il n'eut qu'à continuer sur sa lancée, plus pressé d'occuper ses loisirs à faire des randonnées à vélo, ou à jouer au foot avec ses copains, que de s'intéresser aux filles qui lui faisaient plutôt peur. Il faut dire aussi que dans son entourage les beautés se faisaient excessivement rares.

C'est au cours de cette année assez lisse qu'il fut confronté pour la première fois à une situation inattendue : il venait de pénétrer dans la cour qui était déjà bien remplie, et se dirigeait sans hâte vers le petit préau où il avait l'habitude de retrouver ses copains, lorsque son attention fut attirée par une querelle. La grande Bernadette venait vers lui, en entraînant de force la petite Martine qui maugréait et se débattait. Mais la grande tenait sa captive avec une poigne de fer et, à trois pas d'Alain, elle lui dit : « Le voilà ! Dis-le lui, qu'est-ce que tu attends ? » Mais Martine restait muette et faisait tout ce qu'elle pouvait pour échapper à sa mégère de copine, sans y parvenir. Alors Bernadette lança au garçon, sur un ton railleur : « Risse, tu vois la petite Martine ! Eh bien, elle est amoureuse de toi, mon vieux. Oui ! » Le visage de la petite devint immédiatement cramoisi, tandis qu'il arborait un petit sourire qui ressemblait plutôt à une grimace. Alain demeura interloqué, comme un couillon à qui on venait de jouer une bonne farce. Il dut avoir rarement l'air plus bête qu'à ce moment-là, restant bouche bée, ahuri. De son côté, la maligne Bernadette riait de bon cœur, en se rendant compte qu'elle avait fait coup double. Car l'embarras était peut-être encore plus grand du côté du garçon que de celui

de sa petite copine qui se débina à toutes jambes lorsqu'elle lâcha enfin ses poignets meurtris.

Revenu de sa stupeur il se dit que, décidément, il y avait des garces qui manquaient du plus élémentaire savoir-vivre. Que Martine eût le béguin pour lui, ça le laissait totalement indifférent car il n'y avait aucune réciprocité en la matière. Ce n'est pas qu'elle était moche, mais rien dans sa physionomie ne pouvait le séduire, et surtout pas son nez qui lui mangeait excessivement la figure. Il en voulut beaucoup à Bernadette d'avoir eu le toupet de se livrer à ce petit jeu qui l'avait outragé. C'était indécent, d'une muflerie éhontée qui aurait mérité un coup de pied au derrière bien appuyé. Mais il laissa Bernadette s'en aller sans rien dire, en pensant que les garçons avaient plus de respect les uns envers les autres, et qu'aucun de ses copains ne se serait permis de jouer un mauvais tour de ce genre à un autre. Une fois de plus son jugement sur les filles fut sans ambages : « Des garces infréquentables. Un point c'est tout. »

– II –

La belle Hélène

Le réveil métallique, qui tenait plus de la casserole que du rossignol, ne faisait pas les choses à moitié. Quand c'était l'heure de sonner il se déchaînait, sans se soucier de l'effet produit. Avec lui, la panne d'oreiller était interdite. Il déclencha son tonnerre assourdissant, amplifié par la vieille table de chevet, à cinq heures et demie comme chaque matin. Alain lui coupa immédiatement la parole en maugréant. Quelques secondes de plus et sa sœur Jeannine, qui dormait dans la chambre voisine, risquait de se voir aussi extraite de ses songes. Ce n'était pas vraiment nécessaire.

Il se leva sans perdre un instant et fut glacé jusqu'aux os, ouvrit avec précaution la porte de sa chambre et alluma la lumière dans la cuisine. Bien que le feu fût éteint depuis la veille au soir, la vieille cuisinière à bois avait conservé un semblant de tiédeur et ses vêtements, posés sur le dossier d'une chaise juste à côté, n'étaient pas trop frais. Il s'habilla en hâte et prit sur la table la casserole contenant le café au lait préparé la veille. Le réchaud à gaz se situait dans le couloir voisin où régnait une température de réfrigérateur, propice à le réveiller totalement. Il n'avait jamais beaucoup d'appétit pour le petit-déjeuner et devait se forcer pour avaler son jus qu'il trouvait assez

dégueulasse. Il ignorait encore, à cette époque-là, que le lait qui ne venait pas de chez Candia était généreusement additionné d'eau et d'autres choses moins ragoûtantes se situant à proximité du pis des vaches.

Sa toilette sur l'évier fut vite bâclée puis il se chaussa, enfila son duffle-coat et attrapa son porte-documents plein à craquer. Il éteignit le plafonnier et traversa la cuisine en s'éclairant avec sa lampe de poche, puis referma doucement la porte pour ne pas réveiller ses parents qui dormaient juste au-dessus. La chienne, qui avait sa niche au fond de l'atelier, vint tout de suite à lui, silencieusement, et reçut sa petite caresse quotidienne. Alain tourna la clé dans la serrure et sortit sans bruit dans la nuit noire. Une rumeur sourde montait du bas du village. C'était la Meuse en crue qui se lançait à l'assaut des piles du pont et s'amusait à caresser les poteaux de parc de ses eaux boueuses chargées de bois morts. Il prit la direction opposée d'un pas alerte, en donnant un petit coup de lampe tous les dix à vingt mètres pour économiser sa pile, ses yeux s'accoutumant très vite à l'obscurité relative. Le hululement d'une chouette retentit dans les vergers voisins, et il se souvint des peurs viscérales que ce cri aux sonorités lugubres faisait naître en lui dans son enfance. Un jour, il avait décidé d'en finir avec cette idiote chair de poule, et la voix de l'inoffensif rapace nocturne lui parvenait depuis avec les accents d'un salut amical.

Il longea le cimetière où régnait le calme le plus absolu. Pas le moindre écho de sarabande ni de bacchanale, seulement le repos éternel que rien ne pouvait plus troubler. Depuis longtemps le cimetière faisait partie de son petit domaine, au même titre que le verger de ses parents qui le jouxtait. À la saison des cerises, par l'entremise d'un vieux mirabellier au tronc tortueux, il se hissait parfois sur son mur d'enceinte pour cueillir quelques belles guignes savoureuses, et se laissait choir sur quelque pierre tombale pour visiter la famille nombreuse des défunts avec laquelle il avait fait connaissance petit à

petit. Après le cimetière, le chemin était creusé d'ornières profondes et de trous où stagnaient l'eau et la boue. Pour ménager ses chaussures il s'éclaira plus fréquemment, afin de trouver le bas-côté où l'herbe se faisait plus accueillante. Au bout de cent cinquante mètres de slalom entre les flaques et les taupinières, il parvint au passage à niveau et s'engagea à gauche dans la trouée de la voie ferrée, en empruntant le sentier de service qui accompagnait les rails. Question propreté, ce sentier très plat était un boulevard, un plaisir pour les semelles les plus délicates. Comme il était largement dans les temps il chemina sans se presser, contrairement à son habitude qui était de courir.

La station de chemin de fer se situait au rebord d'un vallon qui s'ouvrait sur la vallée de la Meuse. Pendant sa courte attente sur le quai, Alain écouta la rivière qui charriait ses eaux sur toute la largeur de la vallée. Le roulement caractéristique des flots impétueux évoqua en lui des rivages marins et fit naître des rêves de bateaux et de navigation, des rêves de contrées lointaines initiés par Pierre Loti dans « Pêcheurs d'Islande ». Il songeait à Yann et Sylvestre ainsi qu'à Maud, lorsque la corne de l'autorail retentit pour le ramener à la réalité. À six heures vingt il grimpa dans la voiture principale et, comme chaque matin, y retrouva ses deux fidèles copains de Sauvigny, Gilbert et Michel.

Après le rituel bavardage des retrouvailles, il ouvrit sa besace et sortit son cahier de cours de géométrie. Il n'en finissait pas de regretter le départ de leur ancien prof de maths, ce cher « Nanard » qu'il avait tenu pour le meilleur de tout l'établissement. « Pinpin », son remplaçant, ne maîtrisait pas son sujet avec la même aisance et, pour cette raison sans doute, se montrait nettement moins serein dans le contact avec ses élèves. Aussi, Alain essayait d'imaginer ce que Nanard aurait pu dire à la place de Pinpin, sur tel ou tel théorème avec, à l'appui, l'exemple le plus humoristique que son imagination débridée ne

manquait pas de lui faire trouver. Dupin avait beau faire des efforts et essayer, de temps en temps, d'agrémenter son cours par quelques plaisanteries plus ou moins fines, jamais il ne parvenait à faire rigoler son auditoire ainsi que Bernard savait si bien le faire, au bon moment, pour relancer le coup de collier juste aussitôt sur un terrain joyeusement aplani.

Ils étaient une dizaine de collégiens à débarquer à la gare de Vaucouleurs. La petite troupe prenait au plus court par les petites rues mal éclairées, en passant devant la chemiserie Seilgmann, tandis qu'Alain et Gilbert lui faussaient compagnie. Ils faisaient un petit détour par la rue Jeanne d'Arc et entraient dans la seule boulangerie ouverte avant sept heures. L'odeur du pain tout chaud émoustillait leurs narines et faisait oublier à Alain son café au lait douteux avalé une heure plus tôt. Ils achetaient là le petit pain qui serait le bienvenu à la récré de 10 heures et, bien souvent, Gilbert ne résistait pas à la tentation de le dévorer sur le champ.

L'employé municipal chargé du chauffage ouvrait la grille du cours complémentaire à sept heures moins le quart. Il rechargeait l'énorme chaudière à charbon, réglait le tirage et faisait la tournée des salles pour vérifier les radiateurs. Quand les collégiens venant du sud se pointaient, un peu avant sept heures, une salle du premier étage était ouverte à leur intention. À la rentrée, le directeur avait dit à Alain : « Te voilà l'aîné du groupe, maintenant. Tu seras donc responsable de la salle d'étude du matin. » Pendant les deux années précédentes, Liliane avait assumé cette responsabilité sans le moindre accroc, et il ne voulait pas paraître plus faible qu'elle. Il avait donc fait comprendre aux trois ou quatre jeunots de la bande qu'ils avaient intérêt à filer doux et, dans l'ensemble, cette petite heure d'étude se passait sereinement.

Le travail efficace se faisait pendant les quatre heures de cours de la matinée. Mademoiselle Martin, la nouvelle

et jeune professeur d'allemand, plaisait beaucoup aux garçons de la classe de troisième. Alain, qui était au premier rang de la rangée de droite, occupait la meilleure place quant au point de vue sur la jolie professeur qui croisait volontiers ses jambes, en laissant apparaître parfois des choses assez émouvantes. Au début, il pensa que la demoiselle était à cent lieues de se douter qu'il pouvait se rincer l'œil aussi facilement et puis, les mois passant, il se demanda si ce geste était aussi innocent qu'il pouvait paraître. N'eussent été la différence d'âge et la légitime barrière prof-élève, il n'aurait pas dédaigné de faire son apprentissage sentimental auprès d'elle. Ces petits émois ne l'empêchaient pas de figurer parmi les meilleurs élèves de la classe, et mademoiselle Martin n'avait pas à forcer son talent pour le noter selon ses mérites réels. Il bûchait son allemand avec une ardeur étonnante et, s'il était devancé largement par Martine et Marie-France qui parlaient et écrivaient la langue de Goethe comme elles respiraient, il prenait aisément le troisième rang de la classe, pour le plus grand plaisir de la demoiselle aux jolies gambettes qui le mettait au comble du bonheur lorsqu'elle lui adressait ses compliments et ses encouragements avec, parfois, une douceur de ton qui pouvait étonner.

L'ambiance était tout autre dans les cours de chimie et de physique. Le père Hess, alias Nénesse, avait une méthode pédagogique fort simple qui consistait à faire régner la terreur. Imbu de lui-même, il persiflait à tout propos en infligeant les pires vexations aux pauvres filles qui n'avaient pas la science infuse. Il se prenait tout bonnement pour un phénix et, dans le meilleur des cas, son ton était simplement condescendant. Ceci ne l'empêchait nullement, par ailleurs, de proférer à l'occasion des contre-vérités, sans crainte d'être démenti. Par exemple, il répétait chaque année à ses élèves que la fonte augmente de volume en passant à l'état solide après une coulée. Il était pourtant bien placé pour se renseigner à la fonderie locale

« De Forsan », où n'importe quel métallurgiste lui aurait appris que c'est le contraire. Non, Nénesse érigeait sans vergogne en principe général le cas particulier de l'eau et de la glace et il était sûr de lui. Il prétendait également qu'un élève qui n'attrapait pas un bon mal de crâne ne pouvait pas se vanter d'avoir travaillé suffisamment. Le plus navrant, dans l'histoire, c'était que ses collègues le tenaient en haute estime et que bon nombre de ses élèves entraient dans son jeu. Hess pouvait se rengorger ; la lucidité de son entourage n'était pas exemplaire.

À midi, Alain prenait pension, avec quatre de ses camarades, chez deux dames célibataires âgées qui avaient trouvé ce moyen commode pour arrondir leurs fins de mois. Dès leur arrivée, ils devaient se soumettre au rituel des embrassades avec les mégères, ce qui n'était sans doute pas la meilleure chose pour leur ouvrir l'appétit. Pour Thérèse, cela pouvait encore passer, mais Aline était tout à fait repoussante et les jeunes s'exécutaient en faisant la grimace. Sans être de la gargote, la tambouille n'était pas folichonne et les digestions pénibles de l'après-midi rendaient l'efficacité des cours assez aléatoire. Ceux qui avaient l'estomac bien accroché et la vésicule complaisante ne s'en plaignaient pas, mais Alain tannait ses parents pour qu'ils acceptent de le changer de crèmerie ; c'était en vain. Il envoyait Gilbert et Michel qui, avec de nombreux autres, déjeunaient au café-restaurant « Pierson » et s'en trouvaient absolument satisfaits. Le sucre sur les poires c'était les deux toutous de ces vieilles demoiselles, qu'il fallait supporter sans broncher tout au long du repas au risque de se voir tancer vertement. Quand ce pauvre Alain voyait le vieux labrador à moitié aveugle s'avancer vers lui en bavant jusqu'à terre, il était pris de nausées. Le dessert à peine avalé ils vidaient les lieux qui empestaient le chien malpropre, afin de s'oxygéner les poumons.

Toutes celles et tous ceux qui venaient des environs de Vaucouleurs et prenaient pension en ville pour le déjeuner

se retrouvaient à la porte du cours complémentaire dès une heure moins le quart. Pas question de traîner dans les rues ! Tout était prévu pour que la jeunesse studieuse occupe son temps utilement. On ne leur laissait pas le choix ; l'étude surveillée de treize à quatorze heures était obligatoire pour tous les campagnards.

Jean-Pierre avait eu la malencontreuse idée de fumer une cigarette après le repas, alors que c'était le jour où Hess surveillait cette étude. Le garde-chiourme, qui avait l'odorat aussi développé qu'un chien d'arrêt, s'écria soudain :

– Qui a fumé ?

Silence.

– Je suis sûr que l'un de vous a fumé ! Je le sens.

En éructant ces mots il se rapprochait de Jean-Pierre, tel un fox-terrier qui a flairé un garenne. Craignant une crise de rage encore plus violente s'il ne se dénonçait pas, l'apprenti fumeur leva timidement un doigt, en baissant la tête.

– Vous, Millot ! Mais vous êtes devenu fou, ma parole ! Vous ne savez donc pas que le tabac est un poison violent ! Et en plus, à votre âge, c'est très mal de fumer.

Il déblatéra ainsi pendant de longues minutes devant une assistance pétrifiée, et Alain se demanda lequel, de Jean-Pierre ou de Hess, était le plus fou. En fait, il connaissait la réponse depuis longtemps. Cependant il se félicita d'avoir refusé la cigarette que Jean-Pierre lui avait offerte. Il estimait aussi qu'il y avait d'autres moyens de s'affirmer.

L'emploi du temps comprenait deux heures de cours l'après-midi, de quatorze à seize. En histoire-géo, ce n'était pas comme en allemand, le parapluie était hautement souhaitable pour occuper le premier rang que monsieur Moreau arrosait régulièrement d'une pluie de postillons. À part ça, le bougre n'était pas le plus mauvais de la bande, bien au contraire. Il dispensait des cours assez

sobres, collant de près aux manuels, mais il était assez sympa et d'une bonne humeur à toute épreuve.

Le directeur de l'établissement, surnommé « le Vieux », assurait les cours de français en quatrième et en troisième. Il était l'image parfaite du brave type, ni plus ni moins permissif qu'il était communément admis. Il faisait son boulot consciencieusement, sans grand génie, mais qui lui demandait d'être génial ? Alain se débrouillait bien en dictée et figurait parmi les meilleurs en composition française. Par contre, il détestait la lecture expliquée. Ce n'est pas qu'il avait besoin de relire trois fois un texte pour en comprendre le sens, mais il trouvait ce genre d'exercice ennuyeux, aussi inutile que d'enfoncer des portes ouvertes. De plus, la littérature que le prof leur faisait étudier ne l'intéressait guère et, dès qu'il fallait aborder des sujets traitant d'affaires de cœur, il était à la torture. Dissserter sur les sentiments exprimés par Chateaubriand dans *Atala* équivalait pour lui à s'arracher les tripes.

Ce soir-là, l'étude était surveillée par « le Vieux », comme tous les lundis. Il n'y avait donc pas de soucis à se faire. Ce n'était pas comme le vendredi avec Nénesse. Car Nénesse avait la réputation, amplement méritée, d'être une peau de vache. Avec lui, même les mouches n'osaient pas voler. C'est dire si le silence régnait. Un silence de mort, glacial, épuisant. Le vieux était nettement plus cool. Son étude du lundi soir respirait la sérénité et presque la joie de vivre. Mais attention, pas de chahut ! Que non. Avec lui c'était aussi le silence, mais un silence vivant et chaud.

Michel toqua Alain dans le dos, et celui-ci se retourna pour saisir le petit billet que son camarade lui tendait discrètement. Sans être courante, la chose n'était pas des plus rares. Le destinataire ne fut donc pas surpris par la procédure. Par contre le contenu du billet, ultracourt, fut plus surprenant : « Je t'aime. J.D. » Alain crut avoir la berlue et se frotta les yeux. Était-ce Michel qui voulait se payer gentiment sa fiole ? Sinon, d'où venait ce mystérieux papier ? Il se retourna subrepticement pour

interroger Michel du regard, en pointant son index sur les deux majuscules énigmatiques. La réponse tomba immédiatement. « J.D.= Josette Durand ». Alain en resta comme deux ronds de flan, estomaqué. Était-ce une galéjade, ou était-ce pour de vrai ? Vu la place qu'occupait Josette dans la rangée voisine, il n'était pas impossible qu'elle lui ait fait transmettre ce minuscule courrier. Mais tout de même, là, en pleine étude, il fallait avoir un certain toupet qui ne cadrait guère avec la personnalité de la demoiselle.

Après deux minutes d'hésitation il parvint à surmonter son trouble, et se retourna discrètement pour observer Josette d'un regard furtif par-dessus son épaule. Mais la fille, qui figurait en assez bonne place dans la hiérarchie des timorées de la classe, gardait obstinément le nez sur son cahier. Il ne s'aperçut même pas qu'elle jetait à tout moment, dans sa direction, un coup d'œil oblique au ras des sourcils. Sans être laide, avec ses traits un peu épais, Josette n'avait jamais attiré le regard d'Alain qui se souciait d'elle comme de sa première liquette. Il fourra le petit papier au fond de la poche de son pantalon et se remit au travail.

Si, à la place de Josette, Annie lui avait fait cette déclaration sommaire, il n'y aurait peut-être pas été indifférent car elle était bien la seule dans la classe de troisième qui, physiquement, pouvait trouver grâce à ses yeux. Mais Annie était très distante, pour ne pas dire revêche, et fuyait les garçons comme la peste. Il ne faisait pas exception à cette règle. En étendant la revue de détail à l'ensemble de la gent féminine du collège, il n'y voyait qu'un désert aride. Lorsqu'il avait fait le compte des revêches, des nunuches et des laiderons, il ne restait pas grand monde à part « Gélinotte » qui était en classe de quatrième. Danièle avait très vite reçu ce joli surnom car, à cette époque, en fait de coureuse elle soutenait allègrement la comparaison avec la célèbre jument trotteuse qui avait été baptisée ainsi et remportait à peu près tous les grands

prix. Les plus grands du collège se bousculaient dans son sillage, et Alain observait ce jeu d'un œil torve. Danièle était assez jolie, mais il n'avait aucune envie de participer au concours. Certes, il s'était surpris plusieurs fois à rêver d'une Danièle plus discrète, capable de réserver son adorable sourire, sur sa frimousse d'ange, à son seul chevalier servant. Mais les remous qu'elle s'ingéniait à déclencher dans les rangs mâles le dégoûtaient. La donzelle ne l'intéressait donc pas plus qu'une autre.

Pour ne pas se voiler la face, Alain devait étendre sa revue au corps professoral au sein duquel figurait mademoiselle Martin. Que lui importaient Josette, Annie et Danièle ! Ces petites demoiselles n'étaient que du menu fretin aux poitrines raplapla. Quand il s'abandonnait à la rêverie, la dame de ses pensées n'était autre que sa prof d'allemand. C'était une fort jolie brune aux cheveux courts, grande et bien balancée. Elle était toujours bien mise, mais sans coquetterie ; ses grâces naturelles suffisaient amplement. Alain lui trouvait aussi une très jolie paire de gambettes, et il ne perdait jamais une occasion de s'en repaître la vue, surtout lorsqu'assise de biais à son bureau, tournée vers lui, elle les croisait pour lui offrir le plus ravissant des spectacles. Il savait pertinemment qu'il n'obtiendrait jamais rien de plus d'elle que ces images touchantes dont elle semblait lui faire cadeau de bonne grâce, agrémentées de quelques sourires, il n'en était pas moins totalement incapable de faire entrer une autre fille dans ses rêves. Il avait rédigé sa première lettre d'amour en allemand :

« Fräulein Martin, Sie sind sehr schön und ich liebe ihnen. »

(Mademoiselle Martin, vous êtes très belle et je vous aime.)

sur la couverture de son cahier, à l'abri des regards sous la protection en plastique souple bleu. Personne ne découvrit le secret.

La sonnerie de fin d'étude retentit à dix-huit heures trente, suivie par un léger remue-ménage. Puis les élèves sortirent de la salle dans le calme, descendirent l'escalier, traversèrent la cour et s'égaillèrent dans la rue. Noyé au milieu du groupe, Alain suivait le mouvement en pensant aux leçons auxquelles il devrait encore s'atteler chez lui, après le dîner. Il ne s'occupa nullement de savoir si Josette le guettait, quelque part dans la rue, et prit comme d'habitude le chemin de la gare, en compagnie de ses fidèles copains Gilbert et Michel. À sa place, d'autres ne se seraient pas privés de sauter sur l'occasion et de rencarder la timide Josette dans les plus brefs délais. En effet, il y en avait quelques-uns qui n'avaient nullement besoin d'être amoureux pour être tentés par quelques travaux pratiques. Ces obsédés de la main frôleuse, de la paluche au panier, étaient loin de tenir le rôle d'exemple aux yeux d'Alain qui se demandait combien leurs propos vantards avaient de longueurs d'avance sur la réalité.

Les trois inséparables compères, qui voyageaient ensemble depuis trois ans, avaient leurs petites habitudes. Pour le retour au bercail ils préféraient monter dans la voiture de tête, et s'installaient sur une des banquettes de l'avant. La plupart du temps ils y étaient entre eux, bien tranquilles. Michel se montrait toujours le plus bavard. Gilbert avait la répartie et le rire faciles. Alain se contentait généralement d'ouvrir la bouche de temps en temps pour donner son avis ou éclairer ses potes sur un problème de maths ou de physique. Précisément, ils étaient en train de discuter de l'exercice d'algèbre de Pinpin qu'ils devaient rendre le lendemain, lorsque Michel sauta du coq à l'âne :

- Alors Alain, qu'est-ce que tu en dis ?
- De quoi ? répondit-il en ouvrant de grands yeux.
- De Josette Durand ?
- Ah ! Je l'avais oubliée, celle-là. Puis il sortit le petit papier du fond de sa poche et demanda à Michel :

- Tu es bien sûr que c’est elle qui a écrit ça ?
- Qui veux-tu que ce soit ?
- Je ne sais pas. Ce n’est pas une blague pour me faire marcher, des fois ?
- Alain ! Tu sais bien que je ne permettrais pas de te charrier avec des blagues de ce genre-là.
- Alors, elle va être déçue.
- Oh ! C’est tout l’effet que ça te fait ?
- Que veux-tu que ça me fasse ? Josette ne m’intéresse pas, c’est tout.

Gilbert voulut alors mettre son grain de sel :

– Mon vieux, je me demande s’il y en a une seule qui t’intéresse, toi. J’ai l’impression que tu es bien parti pour faire un vieux garçon.

– Gigi ! Je n’aime pas beaucoup qu’on me prenne pour un con. Il n’y a pas que Josette, sur terre !

– Tiens donc ! Et il y a qui, à part Josette ?

Si vous voulez me tirer les vers du nez, vous perdez votre temps. Mais je tiens à vous rassurer ; il y a bien une fille à laquelle je pense tous les jours. Et c’est même la plus belle de toutes.

– Alors, c’est Danièle Savart !

– Gélinotte ! Elle cavale trop vite pour moi.

– Ne nous dis pas que c’est Annie...

– Pour prendre une paire de claques avant d’avoir ouvert la bouche, je n’oserais pas m’y risquer. Non, non. Ma princesse, elle est au-dessus du panier.

– Mon petit vieux, répliqua Michel, tu essaies de nous faire marcher. Ta princesse, comme tu dis, elle n’existe pas.

– Mais oui. Admettons qu’elle n’existe pas. Ce sera plus simple.

Il n’avait aucune envie de leur parler de « Fräulein » Martin, du privilège dont il jouissait pendant les cours d’allemand, en étant le seul à pouvoir admirer ses jolies

jambes, en plus du reste. Gilbert et Michel pouvaient se perdre en conjectures sur toutes les nanas de la sixième à la troisième B, ils ne pouvaient imaginer que leur copain s'était laissé séduire par la seule personne réputée inaccessible.

Il sauta sur le quai de Taillancourt à dix-neuf heures trente et fut rendu chez lui cinq minutes plus tard. La porte de l'atelier à peine ouverte, Diane se précipita vers lui. Cette chienne affectueuse ne perdait jamais une occasion de se faire câliner et Alain ne lui marchandait pas ses caresses. Il posa son porte-documents sur le bord de l'établi, et Diane y sauta immédiatement, selon son habitude. Il n'eut point à se baisser pour prendre à deux mains la tête de l'animal et appuyer un instant son visage sur le poil soyeux du cou. Puis il lui prodigua de nombreuses caresses sur les côtés du museau, sur la tête, sur les flancs, enfin un peu partout. Il déversait sur elle son surplus d'affection, et Diane lui vouait une véritable vénération.

Après avoir salué son père qui était encore au travail il pénétra dans la cuisine, embrassa sa mère qui mettait la dernière main à la préparation du dîner, et sa sœur qui s'affairait à quelque ravaudage, se mit à son aise et s'assit dans son coin habituel près de la cuisinière, pour ouvrir son livre de physique. La petite famille dînait aux environs de vingt heures, après qu'Émile eut achevé son débarbouillage méticuleux. Après quoi Alain ressortait encore de sa besace livres et cahiers pour potasser pendant une heure ou deux, tandis que ses parents et sa sœur lisaient ou écoutaient une quelconque émission diffusée sur les ondes de Radio-Luxembourg. Il se couchait souvent le dernier, après une journée de six heures de cours et cinq heures d'étude. C'était son lot quotidien.

Au troisième trimestre, après les vacances de Pâques, Il reprit ses bonnes habitudes des deux années précédentes. Il abandonna donc l'autorail et ressortit avec plaisir son vélo de la remise. Il put se lever une heure plus tard mais, la quantité de travail n'ayant pas diminué, il lui fallut se

coucher aussi une heure plus tard, alors que ses parents et sa sœur dormaient à poings fermés, après plus de deux heures de travail personnel accompli sitôt le dîner achevé. Le B.E.P.C. était au bout de cette dernière ligne droite et ce n'était pas le moment pour lui de se laisser aller. Pendant les dernières semaines il fit même l'effort de se lever à 6 heures, pour se plonger dans des révisions méthodiques à ce moment idéal de la journée.

Les jours de pluie ce n'était pas tout rose, surtout les matins quand il arrivait à Vaucouleurs avec le bas du blue-jean dégoulinant et ses godasses qui faisaient « tiaf-tiaf ». Le soir, il s'en fichait car il pouvait se mettre au sec sitôt arrivé à la maison. Sinon, les vingt kilomètres de pédalage quotidien constituaient un exercice excellent pour le maintenir en forme. En mai et en juin, les retours du soir le mettaient en joie. Son plaisir de rouler dans la fraîcheur ou dans les derniers rayons du soleil couchant atteignait des sommets. Il se tenait généralement avec les mains en haut du guidon, près de la potence ou sur les cocottes de frein, en tirant modérément sur ses bras. Mais il ne se ménageait pas. Ses cuisses et ses mollets donnaient leur maximum, dans un mouvement perpétuel d'une régularité d'horloge qui n'induisait aucun balancement. Quand les conditions étaient bonnes il couvrait les dix kilomètres en vingt minutes. C'était son challenge.

Après le B.E.P.C, nombreux étaient ceux qui entraient dans la vie active. Les emplois dans les bureaux du secteur privé ne manquaient pas. Les P.T.T. recrutaient beaucoup à ce niveau et il en était de même à la S.N.C.F. vers laquelle se tournaient Gilbert et Michel. Le grade de chef de gare les attendait pour la fin de leur carrière. À Vaucouleurs, une grande proportion des titulaires du B.E.P.C. faisait une année supplémentaire dans la section désignée « Troisième B », afin de se préparer au concours d'entrée à l'École Normale d'instituteurs qui était à Commercy, ou d'institutrices qui était à Bar-le-Duc. Alain se voyait mal dans la peau d'un instit de campagne. Aussi,

par goût et peut-être également par atavisme, il opta pour la filière technique. Ce choix était rarissime au cours complémentaire de Vaucouleurs. Le recrutement en seconde technique à l'E.N.P. (École Nationale Professionnelle) de Nancy se faisait par concours.

Quelques jours avant le début du B.E.P.C, il se rendit à Nancy un dimanche soir et, pour trois nuits, goûta aux joies de l'internat. Rien n'était laissé au hasard. Les épreuves du concours se déroulèrent à plein-temps, du lundi matin au mercredi midi. Un véritable essorage. Il y avait quatre-vingts places à pourvoir et ils étaient plus de trois cents à se présenter. Certains candidats venaient de Strasbourg, d'autres de Montbéliard ou de Chaumont. Après Nancy, les plus nombreux venaient du bassin de Briey, voire de Longwy. Les Meusiens faisaient figure de parents pauvres parmi lesquels les Barisiens tenaient le haut du pavé. Les chances d'un péquenot issu du C.C. de Vaucouleurs paraissaient bien minces. Le pressurage cérébral terminé, il avait le sentiment de n'avoir pas trop mal marché dans l'ensemble des épreuves. Mais les rouleurs de mécaniques qu'il avait côtoyés pendant trois jours l'avaient rendu perplexe. Moins d'un sur quatre serait pris ; allait-il faire partie des trois quarts qu'il fallait éliminer ? Il lui fallut s'armer de patience, car l'attente sur les charbons ardents devait durer dix jours.

Le B.E.P.C. n'était pas davantage une partie de plaisir. Pour les épreuves écrites il fallait se rendre à Commercy, dans les locaux de l'immense lycée Marguerite. C'était aussi un grand melting-pot qui rassemblait tous les candidats de l'arrondissement. Au deuxième jour des épreuves, après le repas de midi pris à la cantine du bahut, les sept garçons du C.C. de Vaucouleurs se retrouvèrent dans un bistrot de la ville, en compagnie de quatre filles. Il ne restait plus qu'une épreuve pour l'après-midi, peut-être deux, et les nerfs étaient beaucoup moins tendus que la veille. Le célèbre « Only you » des « Platters » tournait dans le juke-box, en relais avec « Daniéla » des

« Chaussettes Noires ». Alain s'était effondré sur une banquette de moleskine, dans un coin, et tentait de rassembler ses esprits malmenés par des tracasseries mathématiques ou autres. La voix d'un certain Claude Moine, en provenance du bastringue, l'invitait à l'évasion et Paul Anka y mettait aussi du sien. Jean-Pierre, qui n'avait pas retenu la leçon de Nénesse, se détendait en faisant des ronds de fumée pendant que Gilbert et Michel échangeaient leurs impressions sur les épreuves du matin.

Il n'y avait eu aucun risque pour qu'Annie fasse partie du petit lot des filles. Non, elle n'était pas là. Par contre Josette y était, attablée en face de François. Josette, d'ordinaire si timide, s'était fourvoyée avec la bande des garçons, en compagnie de Françoise, de Marie-France et de la grande Bernadette. Ces trois dernières s'étaient sagement installées à une table un peu à part et bavardaient comme des pies. Bernadette avait l'air particulièrement excitée et se défoulait en riant à gorge déployée. Josette discutait avec François qui se demandait de quel navet elle l'entretenait ainsi, elle qui avait toujours réservé ses bavardages à ses seules copines. C'en était même ahurissant de voir cette fille, plutôt encline à calquer sa conduite sur celle de son amie Annie, au beau milieu d'une escouade de garçons, pas très redoutables il est vrai.

Alain n'y avait pas pris garde, soucieux qu'il était d'évacuer la fumée de Jean-Pierre à bonne distance de ses narines délicates. Ses yeux tombèrent soudain sur elle, alors qu'elle l'observait à la dérobée, et quelle ne fut pas sa surprise de voir un sourire s'ébaucher sur ses lèvres, alors qu'en d'autres temps elle aurait fui son regard. Il retomba dans la perplexité. Lui avait-elle vraiment souri ? Et pourquoi ? Il se souvint alors du billet doux, à l'étude du soir quatre mois plus tôt. Avait-elle donc le béguin pour de bon ? Était-ce une ultime tentative pour lui faire comprendre qu'elle en pinçait un brin pour sa petite gueule ?

Le physique de Josette le laissait-il complètement indifférent ? Le plus probable c'est que, malgré ses dix-sept ans, il n'avait pas encore éprouvé ce besoin impérieux de rechercher auprès d'une fille quelque chose qui lui aurait manqué. Le rêve, oui ; mademoiselle Martin en était le plus bel exemple. Mais il n'était pas encore prêt à concrétiser. Aux yeux de celles qui commençaient à avoir les sens en éveil, il passait probablement pour le plus énigmatique des paradoxes. Alors que bon nombre de ses copains commençaient à les regarder avec intérêt, il affichait en toutes circonstances le plus superbe dédain envers les filles. Il n'est pas impossible que certaines aient trouvé son attitude outrageusement agaçante. Il fit mine de n'avoir pas vu Josette, et sortit du café en se gardant de tourner la tête dans sa direction.

Le résultat du concours pour l'E.N.P. de Nancy arriva le premier. Il était admis, sous réserve de justifier en temps utile du diplôme du B.E.P.C. Cela ressemblait un peu au principe des poupées russes, mais il fut tout de même bien soulagé, car il craignait plus l'élimination à ce concours très sélectif qu'au B.E.P.C. où il suffisait d'obtenir la moyenne. Une semaine après les épreuves écrites, la liste des admis à l'oral du B.E.P.C. était affichée à la porte du cours complémentaire. Ils étaient convoqués pour le lendemain-même à Bar-le-Duc, au lycée Raymond Poincaré.

Alain se montra brillant en sciences naturelles et totalement coincé en lecture expliquée. Dans cette discipline qu'il exérait, il tomba sur deux examinatrices perverses qui ne trouvèrent rien de mieux que d'afficher ostensiblement un sourire moqueur devant son embarras. Il avait pourtant fait le maximum pendant les dix minutes de préparation et se croyait armé pour défendre sa peau, mais il lui fallut déchanter. Ces espèces de vieilles filles aux airs de lesbiennes le tracassèrent outrageusement, en lui posant une foule de questions qu'il n'avait pas prévues. Il n'aimait déjà pas beaucoup Chateaubriand ; cette épreuve

nauséuse l'en dégoûta définitivement. Son calvaire terminé, il sortit de la salle de torture absolument vert, prêt à s'évanouir. Il compensa en géographie sa déficience chronique en histoire, et fit un oral d'allemand assez honorable. En reprenant le train, le soir même, il ne se faisait pas trop de mouron, mais savait que ce salaud de Chateaubriand lui avait coûté cher.

Quelques jours plus tard, en compagnie de ses camarades, il prit connaissance des résultats. Son admission était synonyme de soulagement et il se voyait donc ouvrir les portes de l'E.N.P. de Nancy. Un échec l'aurait mis dans une situation embarrassante. Aussi, depuis trois ans, avec ses moyens qui n'avaient rien d'exceptionnels, il avait tout fait pour éviter d'être recalé, ce qu'il aurait considéré comme la pire des hontes. Comme il n'était pas surdoué, sa seule planche de salut avait été le labeur sans relâche. Il avait suivi les cours avec toute l'attention dont était capable sa petite cervelle d'homo sapiens studieux. C'était un résultat somme toute logique ; il n'y avait pas de quoi faire des sauts de cabri. À l'opposé de son flegme, Jean-Pierre et François braillaient comme des putois et il se demandait si un fusible n'avait pas sauté quelque part dans leur boîte crânienne. Pour sa part, un seul mot lui venait à l'esprit : « ouf ».

Mademoiselle Martin était un professeur bien sympathique qui avait entretenu, tout au long de l'année, un excellent climat avec ses élèves de troisième. Ceux-ci n'avaient pas démerité aux épreuves d'allemand du B.E.P.C. et, à l'initiative de quelques filles, ils s'étaient cotisés pour lui offrir un petit cadeau d'adieu. Le modeste présent lui fut remis par Martine, en présence d'une dizaine de camarades, tous ceux qui avaient apprécié cette jeune prof si proche d'eux. Elle fut surprise et voulut les remercier en les invitant sur le champ à prendre un pot au bistrot du coin, c'est-à-dire chez le Paul. Cette réunion improvisée, autour de quelques rafraîchissements, se déroula dans un climat de franche camaraderie. Toutefois,

les jeunes diplômés n'osèrent pas se défaire du respect qui avait toujours guidé leur conduite. Il n'était pas question de traiter mademoiselle Martin comme une copine, malgré les efforts évidents de celle-ci. Puis vint l'instant des adieux et Alain se sentit gagné par l'émotion. Pour la première fois de sa vie quelque chose lui disait que l'objet de ses rêves était bel et bien de chair et d'intelligence et que la nouveauté de la situation avait un petit parfum d'événement imminent. Car il avait la vague intuition que sa prof d'allemand, ainsi que deux filles de sa classe, n'était pas insensible... Comment lui dire au revoir ? Et qu'allait-elle lui dire ?

Elle embrassa toutes les filles et serra chaleureusement la main aux trois autres garçons, tandis qu'il s'était arrangé pour passer le dernier, après que les autres furent sortis sur le trottoir. Elle le considéra avec un sourire étrange et lui dit : « Auf wiedersehen, Herr Risse. » En lui tendant la main. « Auf wiedersehen... schöne Fräulein Martin. (au revoir... belle demoiselle Martin) » bredouilla-t-il en faisant semblant de ne pas voir la main tendue. Cet adjectif « schöne » était lourd de sens et il avait failli s'étrangler en le prononçant. Elle essaya de dissimuler sa stupeur, mais demeura interdite. Soudain, il eut envie d'en dire un peu plus pour donner davantage de solennité à ces adieux, et ajouta à voix basse : « Ich bin traurig, zu ihnen verlassen. » (je suis triste de vous quitter.) Sans oser la regarder et ne sachant s'il devait s'attendre à une gentille réprimande ou à des aveux. Évidemment, cette deuxième phrase orientée ne fit qu'accroître l'embarras de la jeune professeur qui hésita sur la manière de gérer la situation, tandis qu'il levait timidement ses yeux, en quête d'un regard. Il le croisa l'espace d'une seconde, ce regard espéré dans lequel il ne put lire que la sereine bienveillance habituelle. Alors, presque malgré lui, il leva sa main droite. Elle lui prit la main et s'avança un peu, puis l'embrassa très vite sur les deux joues, en lui chuchotant en français : « Je vous regretterai aussi,

Alain. » Il était loin de tout savoir mais n'en douta pas, le ton sur lequel elle avait dit ces mots était celui de la sincérité la plus évidente. Il se sentit troublé au plus profond de lui-même et demeurait sans voix, attendant l'improbable, l'impossible. Elle lâcha sa main et lui dit, en le regardant bien en face avec un sourire amusé :

– Voilà. Maintenant vous faites comme les autres, vous sortez d'ici. On se quitte bons amis, n'est-ce pas ?

– Oui Mademoiselle. On se quitte bons amis.

Docile, il tourna les talons, légèrement vexé d'avoir été poliment poussé dehors alors qu'il avait eu la naïveté de penser qu'elle prolongerait elle-même le tête-à-tête. Sur le trottoir, ses copains l'accueillirent avec force sarcasmes et gros éclats de rire. La petite scène qu'il avait provoquée et dans laquelle il s'était laissé donner magistralement la réplique avait-elle été comique à ce point ? Ou bien ces propos incongrus ne trahissaient-ils pas tout simplement la jalousie de n'avoir pas eu droit, comme lui, à un petit baiser ? Dans son cœur, la joie et la tristesse se livrèrent un bref combat. La joie d'avoir été gratifié d'un double baiser furtif, même si ce n'était que sur les joues. La tristesse de la séparation définitive, après l'aveu réciproque que ce n'était pas de gaieté de cœur. Cette impression d'inachevé fit la part belle à la tristesse.

Mademoiselle Martin régla la note au patron et attendit que ses ex-élèves disparaissent, avant de sortir en catimini et de s'éclipser le plus vite possible. Elle redoutait vaguement qu'Alain perde la raison et essaie de la revoir, car elle avait deviné aisément qu'elle lui avait un peu tourné la tête. Elle ne pouvait pas se dissimuler non plus qu'elle l'avait toujours traité différemment des autres, que sa relation professeur avec lui avait pu paraître ambiguë à certains et à certaines. Elle venait d'en prendre clairement conscience au moment où il lui avait avoué sa tristesse et, sa surprise passée, elle s'en était plutôt bien sortie en évitant de dire ou de faire quoi que ce soit de compromettant. Car c'était somme toute peu de chose de lui avoir exprimé des regrets,

en l'embrassant comme un vieux camarade. Et elle croyait tout de même Alain assez intelligent pour ne pas s'en faire un cinéma. En classe, tout allait bien, elle n'avait vu dans les regards parfois insistants de son élève qu'un hommage bien naturel à sa féminité et, presque malgré elle, elle s'était prise au jeu de la séduction sans jamais se l'avouer. Et puis là, avec sa petite gueule de jeune loup timide, voilà qu'il l'avait prise au dépourvu. Il avait dit des choses simples et inattendues, une manière à peine détournée d'avouer « Vous me plaisez ». L'innocent ! S'ils s'étaient trouvés ailleurs que dans ce café, n'aurait-elle pas été tentée d'aller un peu plus loin ?

Elle pressa le pas. Non, il n'était pas question de se laisser aller à des rêves coupables. Quel âge avait-il ? Dix-sept ans, elle le savait. C'est une des supériorités des profs sur les élèves. Alors, si ce n'était déjà fait, il allait s'intéresser aux filles de son âge. Quant à elle, si elle voulait rêver, il valait mieux qu'elle le fasse en dehors de son milieu professionnel. Cependant, malgré elle, le vague à l'âme l'avait gagnée. C'était fini ; plus jamais il ne serait face à elle, au premier rang des garçons, avec ses yeux pétillants mais sans malice, attentif à ses paroles et à ses gestes... Il s'en allait. Il était parti. La page était tournée.

Gilbert s'approcha d'Alain et lui dit amicalement :

– Dis donc, vieux, j'ai l'impression que tu nous as bien bluffés. Ta princesse, comme tu disais, c'était pas la prof d'allemand par hasard ?

– Quand je vous disais que c'était la plus belle, c'était vrai, non ?

– Mon salaud ! Tu ne te fais pas chier. Nous aussi, on la trouvait vachement bath.

– Oui. Mais vous autres, elle ne vous a pas embrassés !

– Bah ! Elle t'a fait la bise. Tu n'as pas de quoi t'en vanter.

– N'empêche. Il n'y a qu'à moi qu'elle l'a faite. Et puis, elle m'a dit au revoir d'une manière si gentille...

– Et tu n'en as même pas profité pour l'embrasser !

– L'embrasser ! Ça ne m'aurait sans doute pas déplu, mais elle ne m'a pas laissé le temps d'y penser. Et puis... Je pense qu'il y a des choses qui ne se font pas.

– Ah bon ! Parce que ça ne fait pas d'embrasser les filles ?

– Ne dis pas n'importe quoi. Je te signale en passant que mademoiselle Martin est quand même prof et qu'elle a au moins six ans de plus que moi. Tu ne crois pas que j'aurais eu l'air fin si j'avais essayé de l'embrasser et qu'elle m'avait fichu une gifle ?

– Mais tu n'a rien compris, mon pauvre Alain. À mon avis, tu n'avais pas grand-chose à craindre d'essayer, compte tenu de la manière qu'elle avait de te dire « Herr Risse » pendant les cours. À ta place je n'aurais pas hésité, crois-moi.

– Là, Gigi, je trouve que tu pousses un peu. Embrasser Fraûlein Martin en plein bistrot, presque sous vos yeux, j'aurais bien voulu t'y voir.

– Je ne voudrais pas te vexer, mais franchement je te trouve beaucoup trop timide avec les filles. Pour une fois que tu avais une occase en or, tu trouves le moyen de la laisser passer.

– Mais je n'ai rien laissé passer du tout ! Mademoiselle Martin m'a permis de rêver pendant toute l'année et ça me suffit. C'est déjà bien beau qu'elle m'ait fait la bise, et le respect que je lui dois m'a interdit d'en dire ou d'en faire plus.

– Évidemment, si tu commences à te poser des questions par rapport au respect, ça complique sérieusement les choses. T'es pas arrivé avec des idées aussi loufoques.

– À chacun ses idées !

Jean-Pierre exultait. Le pot de mademoiselle Martin l'avait rendu euphorique et il ne voulait pas s'arrêter en si

bon chemin. Il avait sorti son paquet de cigarettes blondes et faisait la distribution auprès des filles, pour s'attirer quelques bonnes grâces. François, qui venait de rejoindre le groupe, proposa un autre pot afin d'arroser le B.E.P.C. comme il se devait. Les troquets ne manquaient pas à Vaucouleurs ; ils n'eurent que l'embarras du choix. Alain suivit le mouvement sans enthousiasme ; son penchant pour les libations était des plus modestes. Il étonna au plus haut point la serveuse lorsqu'il lui déclara qu'il ne voulait rien consommer et qu'il n'était là que pour veiller à la bonne conduite de ses copains.

Jean-Pierre, François et les autres, filles comprises, ne se contentèrent pas de vulgaires bibines. La circonstance exigeait des boissons un peu plus fortes. Aussi, à la sortie de l'estaminet, la démarche ondulante de ce petit monde était assez consternante. Bras dessus, bras dessous, ils grimpèrent à la chapelle castrale et poursuivirent la promenade en direction des jardins et du bois. C'était la belle occasion pour flirter. Presque toutes ivres, comme des grives dans les vignes, les filles ne jouaient plus aux effarouchées et se laissaient bécoter sans la moindre résistance. Jean-Pierre, François et Michel ne s'en privaient pas, mais Gilbert semblait embarrassé pour faire son choix, car il restait quatre filles qui n'étaient pas accompagnées. Sans doute regrettait-il l'absence de Danièle Savart qu'il avait poursuivie de ses assiduités tout au long de l'année. Mais « Gélinothe » était en quatrième et n'avait rien à faire dans cet arrosage du B.E.P.C.

Alain fermait la marche, seul, ainsi qu'un chien de berger, avec toute sa lucidité. Martine lui faisait ostensiblement les yeux doux et il faisait mine de ne pas la voir. Josette, plus timide, semblait attendre un événement qui n'avait aucune chance de se produire. Quel était le prénom de mademoiselle Martin ? Il l'ignorait et en éprouvait un vide que rien ne pouvait combler. C'était fini. Plus jamais il ne reverrait ses jolis yeux, son visage doux et attirant, ses jambes de reine et son buste divin. Plus

jamais il n'entendrait sa voix qui se faisait suave lorsqu'elle s'adressait à lui. Il se sentait abominablement seul, et c'était presque avec dégoût qu'il voyait ses copains et copines se livrer à des jeux faciles. Elle lui avait murmuré : « Je vous regretterai aussi, Alain. » d'une voix qu'il n'avait jamais entendue. N'était-ce pas plus beau et plus fort que les petites fredaines qui se déroulaient sous ses yeux, par le truchement d'un léger surdosage éthylique ?

Soudain, François et Michel abandonnèrent leur compagne d'une heure et s'approchèrent d'Alain. François l'interpella :

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, Alain ? Tu restes tout seul alors qu'il y a Brigitte, Martine, Marie-France et Josette pour Gilbert et toi. Vous êtes vraiment des neuneus, tous les deux.

– Arrête tes conneries, François. D'abord, tu fiches la paix à Gigi. Il fait comme il veut et ça ne te regarde pas. Et moi, quand je vous vois vous relâcher en zigzaguant, je me demande où sont les plus neuneus. Franchement, j'ai l'impression que vous êtes à côté de vos pompes !

Michel le prit mal et envoya quelques insultes, ce qu'il n'aurait jamais fait dans son état normal. François voulut avoir le dernier mot et Alain refusa de s'en laisser conter. Évidemment tout le monde s'était arrêté, pour assister à la passe d'armes. Tout à coup, Françoise repoussa brutalement Jean-Pierre qui l'enlaçait étroitement et s'approcha d'Alain. À deux pas, elle lui lança :

– Tu es quand même un drôle de type, Risse !

– Ça t'écorcherait la bouche, Françoise, de m'appeler par mon prénom ?

– Risse ou Alain, je ne vois pas ce que ça change. Je voulais seulement faire remarquer à tout le monde que tu n'as rien voulu boire et que tu fais bande à part. Si on n'est pas assez bien pour toi, tu ferais mieux de dégager.

– Dis carrément que je vous gêne !

– Écoute, tu nous as dit qu'on marche à côté de nos pompes, je ne suis pas folle ! Et en plus, tu nous suis en ayant l'air de te faire chier. Excuse-moi mais je ne comprends pas.

– Cherche pas à comprendre, Françoise, beugla Michel sous l'emprise de l'alcool. Il est maboule à cause de la prof d'allemand !

– Alors, c'est bien ce que je disais. Nous les filles, on n'est pas assez bien pour lui. Eh bien, il n'a qu'à aller avec elle !

Il se sentit un peu à l'étroit dans ses baskets. Car la fille, bien que légèrement éméchée, avait établi avec justesse son échelle des valeurs. Et il aurait volontiers obéi à son injonction, s'il avait pu croire à une toute petite chance de retrouver la jolie personne en question. Mais il savait pertinemment qu'il était bien inutile d'y songer. Il n'était pas question non plus de fausser compagnie à cette petite bande d'ivrognes qui auraient été trop contents de l'aubaine pour le charrier à qui mieux-mieux.

La discussion partit dans tous les sens et les plus hardies des filles, la grande Bernadette en tête, le mirent en demeure de s'expliquer au sujet de mademoiselle Martin. Son secret était éventé. Tous et toutes savaient désormais que sa dulcinée s'était située dans le camp d'en face, et qu'il s'était sagement contenté de rêver. Aux yeux de ceux qui en étaient aux travaux pratiques, un tel comportement avait de quoi faire rigoler. Ils ne se privèrent donc pas de le mettre en boîte, en insinuant qu'il était trop coincé pour faire comme tout le monde, pour flirter avec les filles de son âge. Il n'apprécia pas du tout la moquerie contenue dans leurs propos, et leur fit bien sentir sa façon de penser sur le grotesque de leurs propos déplacés. Afin de leur prouver qu'il n'était pas rétif aux demoiselles de son âge, il leur dit qu'il était disposé à faire la bise à toutes les filles. La surprise fut générale. Ses copains se voyaient asséner un argument de choc et les filles se demandaient si

elles avaient bien entendu. Toutefois, elles acceptèrent à l'unanimité la démonstration.

Il s'avança vers Françoise. « À toi l'honneur, lui dit-il. Telle que je te connais, tu préfères sur la bouche ! » Elle écarquilla les yeux en se demandant si c'était bien Alain Risse qui avait parlé. Quelle audace, tout à coup. Et cette audace ne devait rien à l'alcool puisqu'il n'avait rien bu. Elle afficha un petit sourire mi-figue, mi-raisin, qui n'avait rien d'une approbation franche, et il se disait : « Ma vieille, tu as de la chance que je sois plutôt de bonne composition. Après les vacheries que tu t'es permis de me balancer, je pourrais en profiter pour me venger. Mais c'est sûrement plus intelligent de ramener la bonne humeur dans les rangs. » Il posa ses deux mains sur les épaules de la fille, se baissa un peu et l'embrassa sur les deux joues, au ras des lèvres. Elle n'en demanda pas davantage. Il poursuivit avec les six autres, sans grand enthousiasme, en regrettant l'absence d'Annie car il l'aurait embrassée de bon cœur, elle. Mais il n'y avait eu aucun danger pour qu'elle se soit laissé embarquer dans cette aventure. Au passage, la petite Martine ne put s'empêcher de rougir un peu. Josette fut la dernière.

Lorsqu'il se présenta devant elle, elle eut d'abord l'air perdue et il lui sembla qu'elle allait se dérober. Ne voulant pas perdre la face, puisqu'il avait dit « toutes les filles », il lui demanda : « Josette, tu ne veux pas que je t'embrasse ? » La douceur avec laquelle il posa sa question dut la mettre en confiance, car elle accepta avec le sourire.

Cette petite séance de bisous avait eu l'effet escompté. Le calme était revenu et la promenade avait repris son cours, en redescendant vers la ville. Gilbert avait d'abord tenté sa chance auprès de Marie-France, et avait finalement accepté les timides avances de Brigitte. Chose étonnante de la part de cette fille, si sérieuse qu'aux yeux de beaucoup elle passait pour une grenouille de bénitier. Le guignolet du bistrot avait dû la mettre dans un état second. Ainsi qu'à la montée, Alain était en queue de

peloton. Mais cette fois il était flanqué d'une demoiselle, Josette qui semblait s'être décrochée. Bien entendu, il aurait préféré mille fois la compagnie d'Annie. Elle était présente au pot de mademoiselle Martin, et avait filé à l'anglaise pendant qu'ils allaient chez Parisot. Ce désistement était bien d'elle ! En supposant qu'elle ait, comme ses copines, mis le nez dans un verre de Saint-Raphaël, elle se serait peut-être laissé approcher. Et qui sait si elle n'eut pas aussi accepté quelques gestes tendres.

Il sentit soudain la main de Josette qui tentait de saisir la sienne et, instinctivement, se retira. Alors elle lui dit, d'un air dépité :

– Je sais bien que tu ne m'aimes pas, Alain. Mais aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. La preuve, c'est que tu m'as embrassée tout à l'heure. Si tu voulais être gentil, tu me donnerais la main en imaginant que c'est Hélène qui est près de toi.

– Hélène ? Quelle Hélène ? s'exclama-t-il, ahuri.

– Hélène Martin, la prof d'allemand !

Ainsi, il avait été secrètement amoureux de la belle Hélène, sans le savoir. Mais cette révélation lui fit immensément plaisir.

– Oh ! Merci Josette. J'ignorais son prénom et tu viens de me l'apprendre. Merci.

– Toi alors ! Il te faut peu de chose pour être heureux. Tu sais que tu n'as pas été très sympa avec moi. Tu aurais pu avoir la politesse de me répondre, même pour me dire que j'étais amoureuse en pure perte.

– Si tu veux parler du petit billet doux que tu m'as fait passer par Michel un soir à l'étude, j'ai cru que c'était une blague.

– Il faut croire que tu ne pensais qu'à Hélène Martin, pour que tu n'aies rien compris. Évidemment, si tu la comparais à nous, on n'avait aucune chance. Pourtant, tu devais bien savoir que tu ne pouvais rien attendre d'elle. Alors que moi, par exemple...

– Excuse-moi, Josette. Les sentiments, ça ne se commande pas. Mais si tu veux ma main pour quelques minutes, je veux bien te faire ce plaisir.

Ils poursuivirent la promenade, main dans la main, en silence. Insensiblement, Josette ralentit l'allure, pour laisser les autres prendre du champ. Cela ne lui échappa point et il s'apprêtait à réagir lorsqu'elle s'arrêta et se tourna vers lui. Puis elle leva son bras libre et le passa autour du cou du garçon. C'en était trop et il lui dit, en essayant de rester calme :

– S'il te plaît, Josette. Si ma main ne te suffit pas, je suis désolé mais je ne peux vraiment rien t'accorder de plus.

– Quel ours tu es ! Tu ne peux vraiment pas imaginer que c'est Hélène qui est devant toi ?

– Mille regrets. Mon imagination ne peut pas aller jusque-là.

En effet, il lui aurait fallu une imagination délirante pour confondre cette fille d'une beauté toute relative avec celle qui l'avait si bien subjugué.

Fort déçue d'avoir été rabrouée ainsi, elle s'écarta de lui et se mit à pleurer, ou peut-être à faire semblant. Cette crise de toutes petites larmes lui parut feinte, cependant il était dans un bon jour et voulut jouer les bons princes. Il la reprit par la main et la força un peu à marcher à son côté.

– Ne fais pas l'andouille, lui dit-il. Puisque tu sais que je ne suis pas amoureux de toi, ne m'en demande pas trop.

Ce à quoi elle répliqua :

– Si tu crois que les autres qui sont là-bas, devant nous, sont amoureux ! Je peux t'assurer qu'il n'en est rien. Et tu les as vus ? Ils s'amusent et il y en a beaucoup qui y trouvent leur compte.

– J'espère pour eux qu'ils font ce qui leur plaît. Mais pourquoi voudrais-tu que je fasse ce dont je n'ai pas envie ?

– Et moi, ce dont j’ai envie, ça ne compte pas ?

– Décidément, tu y tiens ! Tout à l’heure tu as failli te sauver quand c’était ton tour. Et maintenant tu t’accroches comme si ta vie était en jeu.

– Alain ! J’aurais tant aimé que tu m’embrasses ! Mais pas devant les autres.

– Eh bien tu vois ! Au fond tu es comme moi. Les petits bécots pour s’amuser, ça ne t’intéresse pas.

Ah ! Que c’était compliqué ! Et ce qu’il avait en tête, il ne l’avait pas ailleurs. Comment parvenir à lui voler un baiser ? Puisqu’ils allaient se séparer définitivement dans un instant, il aurait pu faire un tout petit effort. Ça ne l’aurait engagé à rien. Un baiser, ce n’était quand même pas au-dessus de ses forces ? Voilà comment Josette appréhendait la situation. Mais, de son côté, Alain se demandait comment se débarrasser de cette fille qui prenait un peu trop d’assurance. Car, bien sûr, il pensait à Hélène. Pendant toute l’année, il avait été à la fête à chaque cours d’allemand. Il avait eu rendez-vous avec elle deux fois par semaine, et jamais elle ne lui avait fait faux bond. Le voyage de cette année de troisième avait été magnifique et il avait eu l’impression que sa prof n’était là que pour lui. Josette ne pouvait pas comprendre, c’était évident.

Il parvint à garder ses distances jusqu’à l’arrivée, place de l’Hôtel de Ville. Pour la seconde et dernière fois, en guise d’adieux, il fut invité à faire la bise à ces demoiselles, comme ses copains. Au fond, cette manière de prendre congé était plutôt sympathique. (Il n’est peut-être pas inutile de rappeler ici, bien que ce qui précède le laisse à penser, qu’à cette époque, même si les classes étaient mixtes au cours complémentaire, les filles et les garçons ne se mélangeaient pas. Ils ne se saluaient même pas quand ils se retrouvaient chaque matin. Alors la bise, dans la cour de l’établissement ou même dans la rue, aurait été très mal vue.) Josette s’arrangea pour passer la dernière et, si elle ne le prit pas par le cou, elle parvint à déposer un

bref baiser sur ses lèvres fermées. Puis elle disparut sans dire un mot.

Gilbert avait remarqué le manège de la fille, et il voulut commenter l'événement lorsqu'il se retrouva seul avec Alain :

– Dis donc, vieux chameau, tu les collectionnes aujourd'hui... Fräulein Martin tout à l'heure et Josette maintenant. Ce sera qui la troisième ?

– Déconne pas, Gigi. Josette, c'était sans ma permission.

– Tu es vraiment difficile, mon vieux. Josette n'est quand même pas si mal. Et mademoiselle Martin, elle t'a demandé ta permission ?

– Hélène ? Si tu veux bien, je préférerais qu'on n'en parle plus. J'ai envie de penser à autre chose, de me changer les idées. Qu'est-ce que tu dirais si on allait prendre nos vélos tout de suite et si on rentrait à fond. Je crois que ça me ferait du bien.

Gigi accepta sans discussion, comme d'habitude. Il n'avait jamais contrarié Alain et n'allait pas s'y mettre alors qu'ils allaient se quitter, que leur amitié de trois ans touchait à son terme. Michel, François et Jean-Pierre furent abandonnés sans préambule, par un simple « salut ! » et ils se mirent en selle. Ce dernier retour au village en commun prit des allures de course-poursuite. Ils assuraient alternativement des relais de deux cents mètres, à l'allure maximale qu'ils pouvaient tenir. Au niveau de Taillancourt, comme il se sentait bien, Alain dit à Gilbert qu'il allait l'accompagner jusqu'à Sauvigny. Dans la montée de Corroy il assura seul le train car Gilbert ne pouvait que suivre. Question d'entraînement, tout simplement. Ils se permirent de souffler dans la descente après Burey-la-Côte et firent halte sur le pont de la Meuse, à l'entrée de Sauvigny.

Trois ans de franche camaraderie, d'amitié, au cours des voyages dans l'autorail, par les rues de Vaucouleurs au